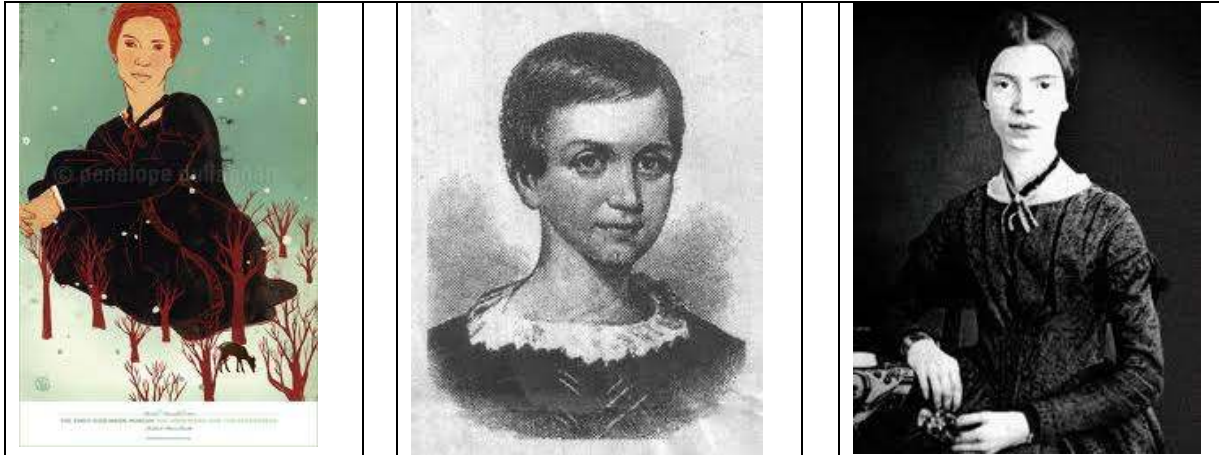


# Emily Dickinson

Présentation de Marie-France Brunelle



Emily Dickinson est née le 10 décembre 1830. Son père, Edward Dickinson, homme de loi et plusieurs fois membre du Congrès, est l'un des membres fondateurs du Collège d'Amherst. Sa mère, Emily Norcross, a une santé fragile. Austin, son frère aîné, est né un an auparavant. Lavinia (Vinnie), sa sœur cadette, naîtra en 1833 et demeurera, comme Emily, célibataire toute sa vie. Emily Dickinson naît, vit et meurt dans la petite bourgade d'Amherst, au nord-est des États-Unis, haut lieu du puritanisme. Le collège Mount Holyoke qu'elle fréquente, après ses études à l'académie d'Amherst, reflète l'intérêt de sa directrice, Mary Lyon (chimiste de formation), pour les sciences. Le programme inclut : botanique, histoire naturelle, astronomie, grammaire anglaise, latin, histoire, musique, algèbre, philosophie et logique. L'approche novatrice d'enseignement mise sur la découverte individuelle par des laboratoires ainsi que sur l'exercice physique. Emily y passe un an et n'y retourne pas en 1848, malgré ses succès, tant amicaux que scolaires, rappelée par son père ou suite à son inconfort face au devoir de professer son appartenance à la nouvelle Église comme le demandait la directrice du collège. Cela dépend des biographes... Mais, qu'importe la raison de quitter Mount Holyoke, Emily y a reçu un héritage durable et rare pour l'époque, soit la croyance que les femmes avaient droit à une vie de l'esprit.

Homestead, Amherst



Élevée dans la tradition puritaine, elle s'oppose à ce courant de pensée. « Mon père ne voit rien de mieux que “la vie réelle” — et sa vie réelle et “la mienne” entrent parfois en collision. » Cherchant à se construire par elle-même, et non pas par une religion, elle trouve refuge dans l'écriture. La hardiesse de sa pensée et de son écriture inquiétaient les éditeurs qui voulaient lui faire remanier ses poèmes, ce qu'elle refusa toujours. Bien qu'ayant entièrement consacré son existence à la poésie, elle ne fut pas reconnue de son vivant, par choix. Plusieurs de ses lettres font état de son refus de la reconnaissance et son désir de dépassement... Le poème 448 fait état des deux faces de son âme d'artiste : la beauté et la vérité.

Je mourus pour la Beauté – mais à peine  
Étais-je ajustée dans la Tombe  
Qu'un Être mort pour la Vérité, fut couché  
Dans une Chambre adjacente –  
« Pourquoi tombée » souffla-t-il  
« Pour la Beauté », répondis-je –  
« Et moi – pour la Vérité – Elles ne font qu'un –  
Frères nous sommes », dit-il –  
Alors, comme des Parents, réunis un Soir –  
Nous causâmes de Chambre à Chambre –  
Avant que la Mousse ait atteint nos lèvres –  
Et recouvert – Nos noms –  
448

I died for Beauty – but was scarce  
Adjusted in the Tomb  
When One who died for Truth, was lain  
In an adjoining Room –  
He questioned softly “Why I failed”?  
“For Beauty”, I replied –  
“And I – for Truth – Themself are one –  
We Bretheren, are”, he said –  
And so, as Kinsmen, met a Night –  
We talked between the Rooms –  
Until the Moss had reached our lips –  
And covered up – Our names –  
448

1848 vit le début d'amitiés précieuses, notamment Benjamin Newton, stagiaire chez son père, qui l'initiera à la poésie d'Emerson et Susan Gilbert, sa future belle-sœur et principale destinataire de ses poèmes.

En mai 1855, lors d'un voyage à Philadelphie, elle rencontre le révérend Charles Wadsworth. Une longue correspondance les liera. Wadsworth rend visite à Emily à Amherst en mars 1860. En 1862, il sera nommé pasteur à San Francisco. Il reviendra la

visiter en août 1880. Elle aurait dit à des amis, en apprenant sa mort en 1882 : « Il était mon berger ».

En 1856, Austin se marie à Susan Gilbert. Edward Dickinson souhaitant réunir sa famille autour de lui, fait construire une maison pour le couple, les Evergreens, sur le domaine familial. Susan, à l'opposé d'Emily, aime briller en société. Elle tient salon et plusieurs personnages de l'époque séjournent aux Evergreens. Emerson y est accueilli en 1857 (il reviendra à Amherst en 1864-65 et 1879). Grâce à la dot de Susan, Austin collectionne les œuvres d'art. Il s'intéresse aussi à l'architecture. Il siègera au le comité responsable de la construction de l'église en face de sa demeure.



Les Evergreens



Église

Emily passa des moments heureux dans cette maison, liée à la sienne par un sentier. Mais, son chemin diverge de celui de sa belle-sœur. L'un de blancheur, l'autre de couleur, tous les deux lumineux.

À compter de 1858, Emily se consacre de plus en plus à la poésie et commence à rassembler ses poèmes dans des « cahiers cousus » de ses mains. Elle entame une correspondance avec Samuel Bowles, directeur du « Springfield Daily Republican » qui publiera de ses poèmes entre 1861 et 1866. Lors d'un voyage de Bowles en Europe, elle lui écrit : « Je vous assure, monsieur Bowles, c'est une souffrance d'avoir un océan – si bleu soit-il – entre son âme et soi. » Elle écrit alors aussi à Mary, la femme de Bowles : « Ne pas avoir ce que nous aimons est terrible, et d'en parler n'arrange rien, rien n'arrange – que la vision de ce qu'on aime. Les yeux et les cheveux que nous avons choisis – voilà tout pour nous, n'est-ce pas Mary? Je me demande souvent quel doit être l'amour du Christ, quand celui-là nous tient si fort. »

Le 15 avril 1862, elle écrit au critique littéraire Thomas W. Higginson : « Si vous n'êtes pas trop occupé, pourriez-vous me dire si mes poèmes sont vivants? » En 1864, elle se rend près de Boston afin de faire soigner ses yeux. À son retour, elle ne ressortira plus de la propriété familiale. Son père lui offre un chien, dans l'espoir de la faire sortir. Emily nommera le terre-neuve Carlo... nom du chien dans Jane Eyre d'Emily Brontë, un de ses livres préférés.

Le 16 août 1870, T.W. Higginson lui rend une première visite : « D'un pas léger est entrée une femme petite et quelconque, avec deux bandeaux lisses de cheveux un peu roux... vêtue d'une robe blanche en piqué très simple, d'une propreté exquise... Elle

s'est approchée de moi portant deux lis qu'elle m'a mis dans la main d'un geste enfantin en disant d'une voix douce, effrayée et volubile d'enfant : « En guise de présentation ». Dans sa lettre à sa femme, rédigée ce soir-là, Higginson écrit ce qu'il vient d'entendre : « Si je lis un livre et qu'il me rend tout mon corps si glacé qu'aucun feu ne pourra jamais me réchauffer, je sais alors que c'est de la poésie. Si je sens le sommet de ma tête arraché, je sais aussi qu'il s'agit de poésie. Ce sont mes deux seules façons de le savoir. Y en a-t-il d'autres? »

16 juin 1874, son père décède. En 1875 sa mère subit une attaque de paralysie qui forcera ses filles à lui donner des soins constants. Son dernier neveu, Gilbert, naît cette même année. Elle commence à ne porter que du blanc.

La poète et romancière, Hélène Hunt Jackson, ancienne compagne de classe, reconnut son génie et l'encouragea pendant de nombreuses années à publier. En 1876, elle lui écrit : « Vous êtes un grand poète, et c'est très dommage que vous ne veuillez pas chanter tout haut ». Emily répond : « Mais qu'on se souvienne de quoi? Digne d'être oubliée est leur renommée ». En dehors d'elle, les poèmes d'Emily ne furent lus que par le cercle de famille, élargi à quelques amis à qui elle les offrait, en guise de « fleurs » ou de « bouquets » disait-elle.

En 1877, elle déclare son amour au juge de la cour suprême du Massachusetts, Otis P. Lord, récemment devenu veuf et ami de longue date de son père : « L'exultation m'inonde, je ne retrouve plus mon cours – le ruisseau se change en mer quand je pense à vous. » En 1882, un projet de mariage semble voir le jour, mais il n'aura jamais lieu.

En 1882 sa mère décède, puis en 1883 la scarlatine lui arrache son neveu Gilbert qui a 8 ans. En 1884, le juge Otis P. Lord meurt à son tour. Emily traverse une dépression nerveuse. Hélène Hunt Jackson lui offre d'être sa légataire et exécutrice testamentaire, mais meurt en 1885. Emily décède le 15 mai 1886. Selon ses instructions, son corps restera jusqu'à la fin sur le domaine familial : « qu'on aille au cimetière à travers champs, sans passer par la rue ».

Lavinia découvre alors les poèmes de sa sœur ainsi que sa correspondance, qu'elle brûle selon les instructions d'Emily. La lettre-testament demande « tendrement jugez-moi ». Devant l'ampleur du travail de publication, Lavinia cherche de l'aide. L'amie et belle-sœur, Susan Gilbert, affectée par le décès de son fils et l'infidélité de son mari, n'aide pas Lavinia à faire éditer les poèmes d'Emily. C'est Mabel Todd, la maîtresse d'Austin et correspondante d'Emily, qui s'en chargera. Puis, Martha Bianchi, la fille de Susan et d'Austin prendra la relève. Elles avaient cru bon choisir une centaine de poèmes (parmi les 1789 reliés) et de les grouper par thème plutôt que de se soucier de chronologie. Il faudra attendre la publication de « The poems of Emily Dickinson, edited by R. W. Franklin, The Belknap press of Harvard University Press » en 1999 pour avoir son œuvre complète.

*Ses poèmes reflètent le tumulte de sa vie intérieure, sentimentale et mystique, parsemée d'amours impossibles (une amitié amoureuse avec Susan Gilbert, puis avec des hommes mariés), constellée d'invocations et de pieds de nez à Dieu.*

Elle lut ses contemporains : Emerson, Thoreau, les sœurs Brontë, avec un faible pour Emily, George Eliot, les Browning. Elle lit aussi Shakespeare, Dickens, Keats et Sir Thomas Brown.

*Le style novateur d'Emilie Dickinson a déconcerté et choqué. Ses poèmes ne comportent pas de titre, les rimes sont souvent irrégulières ou remplacées par de simples assonances, certains mots commencent par une majuscule (comme en allemand), leurs sujets sont rarement définis... Les tirets mettent en évidence le souffle du poète, impose des pauses, souligne des bonds dans sa pensée. Ils permettent aux mots mis ainsi en évidence de rayonner et d'offrir des significations multiples. Elle ne considère jamais ses poèmes comme étant finis, mais les reprend, parfois après de nombreuses années. Elle tisse des ponts entre le visible et l'invisible. Elle cherche à recréer l'étoffe déchirée du Tout.*

*L'extrême densité de ses poèmes exprime une émotion intense. Passion et spontanéité donnent une écriture concise, elliptique, « explosive et spasmodique », comme elle la décrira elle-même. Par la poésie, elle se fait homme, femme, animal, objet. Tous les moyens lui sont bons pour questionner la vie et donc la mort, cherchant à connaître le monde, elle-même, Dieu, et prêtant à l'écriture des pouvoirs quasi magiques pour l'aider dans cette quête : « un mot peut vous inonder quand il vient de la mer ».*

Emily préfère la correspondance à la publication. Elle y fait circuler environ le tiers de sa production poétique à travers ses lettres. Emily entretient des relations épistolaires, mais elle n'aime pas rapporter ses faits et gestes, cela l'ennuie. Elle écrit à Austin : « Mais si tu ne parles à personne, tu accumules des pensées qui seront d'or et de lumière... ». La lettre est un don d'individu à individu. « La vie se vit à deux, jamais en comité ». « Une Lettre est Joie d'Ici-bas – / Elle est refusée aux Dieux ».

<p>Viens lentement – Éden!          Des lèvres encore novices –          Chastes – hument tes Jasmins –          Comme l'Abeille pâmée –          À sa fleur parvenue tard,          Bourdonne autour de son calice –          En recense les nectars –          Pénètre – et se perd dans les Délices          205</p>	<p>Come slowly – Eden!          Lips unused to Thee –          Bashful – sip thy Jessamines –          As the fainting Bee –          Reaching Late his Flower,          Round her chamber hums –          Counts his nectars –          Enters – and is lost in Balms          205</p>
---	---

L'*otium litteratum* de la tradition classique, implique de se retirer de la société afin de pouvoir se consacrer tout entier à l'activité d'élection. « J'habite le possible -/ Maison plus belle que la Prose », écrit-elle. La poésie s'attache au libre exercice de ses facultés et exige qu'on la protège. Le blanc de ses robes est la couleur de la *neutralité, de l'indifférenciation, de l'anonymat* : « Nous portons la Mortalité / Aussi légèrement qu'une Robe Prêtée / Jusqu'au jour où il faut l'enlever ». Elle méprise pour elle-même les étoffes luxueuses de la même manière qu'elle réproue la partisanerie politique ou la pompe militaire. Ses préférences portent ailleurs :



Le merle est un Gabriel  
 De modeste condition -  
 Il appartient – on le voit à sa Robe -  
 À la Classe Ouvrière des Transports -  
 Ponctuel comme un fermier  
 De la Nouvelle-Angleterre -

Merle photographié 26-07-2012 sur le chemin entre le Homestead et les Evergreens, Amherst

*Son retrait total de la société se fonde peut-être, mais en partie seulement, sur des événements tragiques dont on ne possédera jamais la clé, mais il n'en appartient pas moins à la logique interne de sa poésie, et l'adoption de la robe blanche en signe la singularité de façon éclatante. Le blanc, c'est l'absence de couleurs et la lumière, la fuite de la société se transforme en lumière absolue.* Dans sa chambre abondamment illuminée par de nombreuses fenêtres, l'absence de bibliothèque est remarquable, mais pas autant que la minuscule table d'écriture posée sur le parquet face aux fenêtres donnant sur la rue principale et les Evergreens.



<http://www.emilydickinsonmuseum.org>



Et pour terminer, deux poèmes traitant de la mort et de la vie :

<p>Dans ton grand Jardin de Lumière  Je ne regretterai  Ni le Théâtre de la Terre  Ni la Troupe des mortels –  1145</p>	<p>In thy long Paradise of Light  No moment will there be  When I shall long for Earthly Play  And mortal Company –  1145</p>
<p>Savoir en son Âme  Entretenir l'Âme de Silence  Comme d'une Présence  Et poursuivre la Fête  Dans un Espace vide  Est pour Elle Jouissance  Tel un Bien infini  Gisement irréductible  1091</p>	<p>To own the Art within the Soul  The Soul to entertain  With Silence as a Company  And festival maintain  In an unfurnished Circumstance  Possession is to One  As an Estate perpetual  Or a reduceless Mine  1091</p>

Sources :

Anne Mauger, <http://www.poesie.net/dickin2.htm>;

<http://www.emilydickinsonmuseum.org>

<http://www.evene.fr/celebre/biographie/emily-dickinson-1731.php>;

Claire Malroux, *Car l'adieu, c'est la nuit*, Gallimard, 2007;

Christian Bobin, *La dame blanche*, Gallimard, 2007;

Charlotte Melançon, *La prison magique*, Éditions du Noroît, 2006;

*The Poems of Emily Dickinson*, edited by R. W. Franklin, The Belknap press of Harvard University Press, 1999